

2

silhouettes

Dehors est loin, mouvant, défait. C'est dedans que l'on peut sinon savoir, du moins se savoir. Ce n'est pourtant pas le moment de soi, ou pas encore. Soi est oublié, rejeté dans le sombre paysage difforme, dissous dans le ciel invisible. L'espace est le car et son ventre court, organisé de sièges et de poignées, d'une allée qui distribue les places et les fenêtres. Contre la vitre tout est brouillé, dépassé. Dedans c'est immobile, constant. C'est dedans.

Sur le siège choisi, la vieille moleskine avec son enduit verni qui imite mal le cuir, brun clair grêlé de taches, grillagé de coutures et de rides, grince sous le poids du voyageur. Le corps épuisé, qui suinte, la tache et la tanne un peu plus. Le siège a soutenu des vies fragiles. Le car tout entier est un conteneur de vies précaires et réfugiées en lui, comme après la mort, avec la certitude d'une résurrection, là-bas. Disparition, espoir, attente. Le corps assis est pris, supporté par le siège qui résiste de la tension de son rembourrage épais. Les

coutures des banquettes font deux nervures, un relief de douceur. Une autre nervure sépare le siège en deux places. Le dos de la banquette s'incline vers l'arrière sans qu'on ait pu le soupçonner, déformation lente des sommeils de voyage. Le siège repose sur un bâti de tube métallique usiné.

Dans tout le car ce tube tend, maintient, étage, assemble, soutient ; un tube multiforme, long, coudé, qui se divise parfois, en sections de brillance identique. Il reflète d'une torsion cylindrique toute lumière qui passe à sa portée ou vient à lui, et les images, si lointaines qu'elles soient, entrent dans sa perspective ronde et raccourcie, et roulent sur sa surface de métal pâle. Ce miroir gris allonge et bombe les cabas, les visages et les énormes mains qui s'en approchent pour s'y accrocher. La lumière est toujours blanche et le visage lointain, déformé par le temps gauchi.

Dans le car il faut se tenir. Marcher dans l'allée du car, c'est franchir un pont de cordages et de bambous au-dessus d'un précipice, c'est avancer dans une galerie de mine à la légère déclivité, c'est parcourir un sous-marin immobile, c'est pénétrer toujours plus loin dans un complexe laboratoire qui se propage en conduits, allées, plates-formes roulantes, veines et boyaux, faits à l'échelle de l'homme.

Tout ici est à portée de geste. Les bras étendus, les mains accrochées aux poignées de cuir et de plastique qui pendent,

on avance dans le corps du car et on choisit sa place, identique à toutes les autres. Leur courte géographie offre pourtant toutes les nuances du choix. La visée intime indique ce côté plus que l'autre, ce siège plus près de l'avant, ou celui-ci, tout au fond contre la vitre arrière.

Le vieil autocar est de conception ancienne : pas de porte arrière, pas de niveau surélevé pour les rangs du fond, fenêtres et mécanismes d'ouverture de celles-ci, toutes semblables, pas de place solitaire à hauteur de la porte avant, pas de dégagement pour les jambes sur la banquette située derrière le chauffeur. Cependant, trois détails inscrivent des différences recherchées. Le premier, ce sont les filets pour ranger les bagages, pour toutes sortes de valises, sacs, cartables, serviettes, paniers dont le volume permet l'installation au-dessus du voyageur. Ainsi il peut aller fourrager dans son viatique, et sa place est marquée lorsqu'il descend pour quelques minutes. Pour certains, ce filet est un avantage supplémentaire, pour d'autres un inconvénient. Le second, ce sont les volumes des roues qui occupent un espace non négligeable au pied d'au moins quatre sièges. Cela gêne les voyageurs grands, mais d'autres, petits ou petites, recherchent l'appui du carrossage renflé pour leurs membres courts. Le troisième, c'est le chauffage, dont seuls les passagers familiers connaissent la place mystérieuse. Il est caché sous un des sièges, rattaché à l'organisation secrète du moteur et des pièces maîtresses de la machine.